

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

## ABONNEMENT :

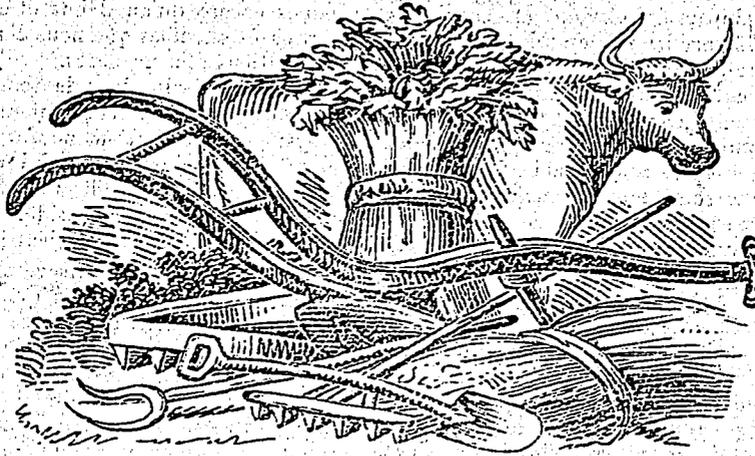
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



## ANNONCES :

Le insertion, 10 cts. la ligne  
2e " etc. 3 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emprunons-nous du sol, et nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

## A nos abonnés retardataires

Nous prions de nouveau MM. les abonnés retardataires de payer leurs arrérages de souscription à la *Gazette des Campagnes*. Rien à l'heure qu'il est ne peut les excuser de nouveaux retards. Comme c'est le moment où tous les cultivateurs vendent leurs produits, c'est aussi celui où ils doivent régler toutes leurs petites affaires, et nous les prions de ne pas nous mettre en oubli.

Nous serions désireux de pouvoir agrandir le format de notre *Gazette*, comme il nous a été suggéré par plusieurs de nos abonnés, mais pour cela il faudrait que tous les arrérages d'abonnement fussent payés immédiatement; car, comme plusieurs le savent, nous n'avons pas à compter sur l'appui de ceux qui ont mission spéciale de promouvoir les intérêts de l'agriculture, et ce pour des raisons que nous aurons occasion de mentionner quand le temps en sera venu.

## CAUSERIE AGRICOLE

### Des bêtes à laine

(Suite)

#### LES RACES DE MOUTONS DE L'ANGLETERRE.

*Race New-Leicester.* — La race de New-Leicester est une des plus parfaites, sinon la plus parfaite de toutes les races de bêtes-à-laine anglaises. Ces hautes-qualités la font préférer à toutes les autres dans la plupart des comtés de la Grande-Bretagne. Presque tous les pays de l'Europe en importent de nombreux sujets. Dans les Etats-Unis, en Canada, l'emploi des reproducteurs New-Leicesters pour l'amélioration des races communes est à l'ordre du jour. Les premiers éleveurs de ce pays-ci surtout en font un grand éloge. Ont-ils tort, ou ont-ils raison? L'étude de

cette question est de la première importance; cependant ce n'est pas ici le lieu de l'entreprendre; nous aimons mieux commencer par faire connaître la race, son mode de formation, sa spécialité, ses tendances, puis en tirer des conclusions justes qui ne surprendront personne; car nous nous appuierons sur les principes reconnus par tous les éleveurs.

La race des New-Leicesters a été créée de toutes pièces vers le milieu du siècle dernier par Bakewell, l'un des plus célèbres éleveurs de l'Angleterre. Le succès immense qu'il obtint dans cette heureuse création fit en même temps sa gloire et sa fortune. Elle reçut le nom de *New-Leicester* pour les distinguer de l'ancienne race du comté de Leicester, laquelle prit alors la dénomination de *Old-Leicester* que l'on pourrait traduire par *vieille race du comté de Leicester*.

Les *Old-Leicesters*, quoique ayant, selon toute probabilité, servi à la formation de la race de Bakewell, sont bien différents de cette dernière. Leurs défauts sont nombreux. Ils sont de grande taille, longs, efflanqués, hauts sur jambes, à charpente osseuse, grossière et à côtes plates. Ils étaient tardifs, n'engraissaient bien qu'à l'âge de trois ans ou plus. Leur laine était rude et cassante.

Ces nombreux défauts rendaient les spéculations sur les bêtes-à-laine peu lucratives et étaient un obstacle à l'avancement de l'industrie agricole. Le génie de Bakewell lui fit saisir instantanément cette infériorité et lui suggéra les moyens d'y remédier. Cependant à cette époque on s'occupait, surtout en Angleterre, de la production de la laine; celle de la viande n'était qu'une spéculation très-secondaire. Bakewell suivit une marche toute opposée. Il reconnut d'abord que la consommation de la viande augmentait dans une énorme proportion et il vit dans un avenir très-rapproché une vente très-facile et soutenue des animaux de boucherie. Puis il constata par ses propres expériences qu'il en coûtait autant pour produire une livre de laine que pour obtenir cinq livres de viande. Ces seules observations suffisaient amplement pour l'engager à suivre une voie toute différente de celle que suivait ses compatriotes; c'est ce qu'il fit et c'est aussi ce qui fut la cause de sa fortune.

Il donna donc tous ses soins à la formation d'une race dont la conformation et la précocité pussent indiquer les plus hautes qualités comme race de boucherie sans se préoccuper de la laine.

Il eut, en outre, à attaquer de front des préjugés fortement enracinés. Par exemple, la plupart des éleveurs et engraisseurs anglais recherchaient de préférence les animaux de grande taille. Meilleur observateur que ces derniers, il avait remarqué que les sujets de taille moyenne étaient généralement mieux conformés, s'entretenaient plus facilement, engraisaient mieux, étaient prêts pour la boucherie à un âge moins avancé, et donnaient une proportion de viande nette plus considérable. Fort de cette observation, il rechercha avec soin, dans les environs, les animaux de taille moyenne qui se rapprochaient le plus du type de perfection qu'il s'était figuré à l'avance. Il ne s'occupa, dans ce choix, ni de l'âge, ni de la qualité de la laine, ni de la provenance. Les sujets obtenus de ce premier choix furent accouplés ensemble. Ces premiers accouplements lui donnèrent des produits parmi lesquels il choisit pour la reproduction les béliers et les brebis qui possédaient au plus haut degré les caractères et les formes qu'il voulait obtenir. Il pratiqua la consanguinité jusqu'à ses dernières limites. Il unit le père avec la fille, la mère avec le fils sans se laisser arrêter par la crainte de détruire les facultés reproductrices de ses animaux. C'était une innovation des plus hardies; mais les succès qu'il obtint prouvèrent l'efficacité de sa méthode et aujourd'hui, elle s'est répandue parmi tous les éleveurs et donne les plus beaux résultats toutes les fois qu'on ne dépasse pas les limites que s'étaient posées Bakewell et que le jugement seul peut déterminer.

Ici se borne tout ce que nous enseigne l'histoire sur les travaux de Bakewell. Le mystère dont il a toujours entouré ses opérations nous prive de données bien précieuses, et dont l'absence se fait gravement sentir. Mais à défaut de ces données, nous pouvons du moins suivre les succès qu'il obtint.

L'habile éleveur anglais commença ses travaux vers 1755. En 1760, l'amélioration obtenue était déjà très-remarquable et il songea à tirer parti de ses succès par la location de béliers améliorés à ses voisins. C'était une idée excellente et profitable à tous, au possesseur des béliers comme aux propriétaires des troupeaux à améliorer. Elle permet au premier d'élever un plus grand nombre de béliers et de pouvoir faire parmi ces derniers un meilleur choix pour augmenter les qualités de sa race ou pour faire disparaître certains défauts qui peuvent encore se rencontrer chez quelques individus. Les seconds y trouvent aussi l'avantage de pouvoir choisir, dans un grand nombre, le bélier qui leur convient le mieux et d'en changer chaque année. Ils peuvent donc avancer plus rapidement dans le perfectionnement de leurs troupeaux.

Cette idée n'a pas encore fait son entrée dans l'amélioration de nos bestiaux en Canada, ou du moins on n'y attache que très-peu d'importance. Cependant nous sommes convaincu que tous les éleveurs y trouveraient leur profit. Tout le monde n'a pas les moyens de se procurer les reproducteurs les plus perfectionnés et l'on se contente de sujets médiocres qui sont toujours payés trop cher, proportionnellement à l'influence qu'ils ont sur la transformation de nos troupeaux. Si un petit nombre d'éleveurs aisés dans chaque comté faisaient l'acquisition des reproducteurs les plus qualifiés qu'ils pourraient trouver, en les payant le prix convenable, et s'ils les louaient aux autres éleveurs du comté, nous croyons fermement que l'amélioration marcherait cent fois plus vite qu'avec le système actuel. L'initiative prise par quelques-uns produirait une grande émulation et les progrès seraient rapides. La formation des Sociétés d'agriculture a souvent peu d'efficacité sur notre avancement agricole et même quelques-unes ont une efficacité nulle; si elles pre-

naient l'initiative dans ces importantes améliorations leur exemple serait bientôt suivi.

Mais l'apathie que nous remarquons dans cette question comme dans beaucoup d'autres ne nous surprend pas. Nous ne sommes encore qu'au début et ce ne sera qu'après avoir fait des progrès sensibles que nous comprendrons les avantages des améliorations plus avancées.

Bakewell faisait, dans le temps à ses compatriotes, le reproche que nous adressons aujourd'hui aux éleveurs canadiens. Le système des locations ne fut pas goûté au premier abord; son premier bélier loué ne lui rapporta que \$4.00. Pendant 20 ans, il eut à essayer les railleries des éleveurs routiniers. Il subit même des pertes considérables provenant de la défaveur où l'ignorance et l'envie avaient jeté ses produits.

Mais Bakewell était persévérant, il avait foi dans son œuvre et il attendit que les hautes qualités de sa race fussent reconnues. Le succès arriva enfin, ce fut un succès incroyable. Il loua des béliers cinquante guinées, \$222.50 pour l'année et l'argent qui changea de moins annuellement atteignit un chiffre moyen de \$500,000 au dire de Marshall pour les comtés du centre seulement. On voit par là que le succès, pour s'être fait attendre, n'en était pas moins brillant.

L'incontestable supériorité de la nouvelle race étant reconnue, même par ses anciens détracteurs, le persévérant éleveur songea à tirer profit de ses travaux. Il forma une société qui sous le nom de *Société de Dishley* avait pour but de conserver la race dans toute sa pureté et de réserver pour lui et quelques éleveurs le monopole des locations.

Aujourd'hui la race des New-Leicesters a des représentants dans l'ancien et le nouveau continent. "Son mérite, dit Youatt, a été si universellement reconnu qu'il serait presque impossible aujourd'hui de trouver, soit en Angleterre, soit en Ecosse, soit en Irlande, un troupeau à longue laine qui, à un certain degré n'ait reçu une infusion du sang de celui de Bakewell."

(A continuer.)

## REVUE DE LA SEMAINE

Une question et une question très-importante, puisqu'il s'agit de reconnaître à l'Eglise ses droits les plus légitimes ou de les lui refuser, s'agit fortement à Québec depuis quelques semaines. Cette question est celle-ci: l'autorité séculière peut-elle prélever des impôts sur les biens ecclésiastiques? La solution en est facile pour qui veut être de bonne foi. Etant donnée la constitution de l'Eglise, le simple bon sens dit que le pouvoir civil n'a aucune juridiction sur les biens ecclésiastiques et que par conséquent il ne lui est pas permis de les soumettre à des impôts ou à quelques charges que ce soit. Ce que le bon sens le plus ordinaire reconnaît, le droit canonique le confirme et le sanctionne même par des peines extrêmement graves. Nul ne saurait mépriser ces peines; nul non plus, les connaissant, ne saurait s'empêcher de les encourir, s'il enfreint la loi dont elles sont la sanction. C'est là ce que nous avons établi dans notre dernière *Revue*, et il n'est pas possible à un catholique de soutenir une doctrine contraire à celle que nous avons exposé.

Il paraît cependant que les Messieurs, qui ont émis le projet d'une loi civile en opposition avec les lois de l'Eglise, n'abandonneront pas ce projet; qu'au contraire, ils mettent tout en œuvre pour qu'il ait, de par l'autorité de l'Etat, force obligatoire. On ajoute que dans le débat soulevé à l'occasion de leur projet de loi, ils ne prêtent attention qu'à de pitoyables arguments auxquels ils s'accrochent tant bien que mal pour justifier leur conduite aux yeux du public; que tout le reste, ils le rejettent comme non avenu, ou que, s'ils sont forcés d'en tenir quelque

peu compte, ils ne s'en occupent qu'avec la résolution bien arrêtée d'avancer d'accumuler sophismes sur sophismes, afin d'obscurcir une vérité qui leur déplaît, que même ils ont déjà prise en aversion.

Il est vraiment pénible de constater que chaque fois qu'une question d'un grand intérêt religieux est soulevée parmi nous, il se rencontre en hauts lieux des catholiques, se disant sincères, qui embrassent chaudement le parti de l'erreur et déclarent à la vérité une guerre à outrance. On a beau essayer de les ramener à des idées plus saines, en leur mettant sous les yeux la doctrine catholique très-nettement formulée dans les décrets des conciles et les bulles pontificales, rien n'y fait. Ils feignent de ne pas entendre et vont toujours leur train. Vous leur citeriez, et avec le plus grand à propos possible, des textes de la Sainte Ecriture, cinq ans et même dix ans durant, que vous n'auriez pas plus gagné sur eux au bout de ce temps que le premier jour. Faites-leur les raisonnements les plus solides et les plus concluants, ils ne cesseront pas de se cramponner à leurs mauvaises raisons, et vous leur arracheriez les entrailles qu'il ne lâcheraient pas prise.

Cet entêtement n'est que l'amour-propre, l'orgueil en action; il est dans l'ordre moral ce que sont les champignons dans l'ordre matériel : il naît hors de propos et il vit au détriment du bon sens. Voyons plutôt : une question se pose; on ne réfléchit pas, on n'examine pas, et l'on se prononce légèrement, sans connaissance de cause, assez souvent même en prenant un ton des plus tranchants. En pareille occurrence, il en est quelquefois qui, sans se douter le moins du monde du rôle qu'ils jouent, se font l'écho d'un sot personnage qui surprend leur bonne foi. Arrive alors un contradictoire qui prend la liberté grande de dire : " Messieurs, pardonnez à ma franchise; mais je crois devoir vous déclarer qu'en vertu de tel et tel principe, dont vous ne tenez pas compte, vous êtes évidemment dans l'erreur. " — Là-dessus on prend feu et l'on s'échauffe, car l'on est malheureusement dans le parti pris d'avance de ne point admettre qu'on puisse se tromper ni manquer des lumières nécessaires pour se prononcer pertinemment sur n'importe quelle question, de ne point réformer un jugement une fois formulé, en quelque matière que ce soit. C'est ainsi que l'amour-propre, se mettant en mouvement sans cause raisonnable, pousse certains hommes à soutenir des opinions erronées avec cette tenacité qui déconcerte souvent plus d'un défenseur du juste et du vrai. Quand par malheur l'amour-propre est doublé d'une ignorance assez épaisse, ce qui n'arrive que trop fréquemment, on a à redouter de bien grands maux. L'histoire ancienne et moderne est remplie aux trois quarts des désastres qu'ont attirés sur la société les faits et gestes des ignorants orgueilleux et têtus.

Un fait, choisi entre cent mille et plus, démontre que nous n'exagérons rien, et ce même temps que les hommes sont les mêmes partout. Puisse-t-on le bien méditer et en tirer un salutaire enseignement.

Quesnel, prêtre de l'Oratoire, avait écrit un livre intitulé : *Reflexions morales*, qui avait été approuvé, après un sérieux examen, par Mgr. Vialard, évêque de Châlons-sur-Marne, en 1671. Vers cette époque, Quesnel embrassa les erreurs des jansénistes. Exilé à Bruxelles, il retoucha son livre, y sema les erreurs qu'il avait embrassées et le présenta dans cet état, en 1694, à Mgr. de Noailles, successeur de Mgr. Vialard sur le siège de Châlons. Mgr. de Noailles, qui ne se doutait pas des changements apportés dans l'œuvre du P. Quesnel, donna sans autre examen son approbation à la deuxième édition. Lorsque plus tard il fut devenu cardinal de Noailles et archevêque de Paris, et qu'il eut condamné en 1703 l'écrit intitulé : *Cas de Conscience*, lequel contenait absolument les mêmes

erreurs que la seconde édition des *Reflexions morales*, qu'il avait approuvées sans examen, on lui reprocha d'être en contradiction avec lui-même, et on lui demanda comment il pouvait condamner en 1703 ce qu'il avait approuvé en 1694. Il n'était pas difficile de répondre : l'archevêque de Paris n'avait qu'à dire que sa bonne foi avait été surprise, et qu'il avait approuvé sans examen et sur la foi d'autrui le livre du P. Quesnel; mais il ne voulait pas faire cet acte d'humilité, ni s'accuser d'avoir donné si légèrement son approbation à un livre dogmatique. De là, un grand scandale. Le cardinal de Noailles se donna le tort, pour ne pas paraître avoir approuvé à la légère, de soutenir les erreurs jansénistes, et, ce qui plus est, de ne pas se soumettre à la bulle *Unigenitus* de Clément XI qui renouvelait les condamnations déjà portées contre elles. Lorsque Benoit XIII confirma la bulle de son prédécesseur, dans un concile tenu à Rome en 1725, le cardinal de Noailles eut encore le malheur d'être du nombre de ceux qui soutenaient les jansénistes. C'était là que l'avait poussé une première faute que l'amour propre l'avait empêché de désavouer. Enfin il ouvrit les yeux. Effrayé des désordres que sa conduite provoquait, il reconnut sa faute en versant des larmes, et le 19 juillet 1728 il fit sa soumission au Pape. Le 10 octobre suivant, le cardinal Noailles rendit publique sa retractation dans un mandement où il montra une si grande et si noble humilité qu'il fit oublier sa conduite passée. L'humilité donne la véritable grandeur; l'orgueil rend vil et méprisable.

Pour compléter ce que nous avons à dire sur ce sujet, nous citerons un autre fait de l'histoire ecclésiastique. On y verra qu'on ne s'abaisse pas du tout, de quelque dignité qu'on soit revêtu, en déférant, par amour de la vérité, aux remarques et aux avertissements d'un inférieur. Si nous avons signalé les écarts de l'amour propre, il est juste que nous fassions connaître des actes héroïques d'humilité.

L'Apôtre Saint Pierre, sans blesser aucunement la foi, mais par pur condescendance, avait usé vis-à-vis de certains juifs, à propos de la distinction des viandes prescrite par la loi mosaïque, d'une dissimulation qui était dangereuse. Saint Paul sentit aussitôt quelles funestes suites pouvaient avoir un acte de faiblesse qui provenait d'une bonne intention, mais qui pouvait entraver la conversion des gentils. Il pensa donc qu'il ne fallait rien ménager, que ce n'était pas le moment d'user de réserve, et il reprit publiquement saint Pierre, le chef du collège des Apôtres, le représentant de Jésus-Christ sur la terre; choisi par Jésus-Christ même. Saint Pierre accueillit la réprimande avec une profonde humilité; bien plus, il n'hésita pas à qualifier d'admirables les épîtres de saint Paul où se trouve le récit de sa faute. Là-dessus, le pape saint Grégoire le Grand fait les remarques suivantes dans une de ses homélies : " Paul, dans ses épîtres, dit que Pierre a été répréhensible, et Pierre, dans ses lettres, dit que Paul est admirable dans ses écrits. Puisqu'il les trouve dignes d'éloges, c'est qu'il les a lues; s'il les a lues, il y a vu ce qui le regarde. Son amour pour la vérité l'a emporté sur toute autre considération; il a approuvé le récit même de sa faute; il a écouté l'avis de son inférieur et l'a suivi. Le premier par son suprême apostolat, il devait être aussi le premier par son humilité. Voyez, il est repris par son inférieur, et il ne s'indigne pas d'être repris. Il ne fait pas observer qu'il a été le premier appelé à l'apostolat, qu'il a reçu les clefs du royaume des cieux, que tout ce qu'il a délié sur la terre est délié dans le ciel. Il ne rappelle pas qu'il a marché sur les eaux, qu'il a redressé d'un mot un paralytique au nom de Jésus, que l'ombre de son corps a guéri des malades, que sa parole a fait expirer Ananie et Saphire, que sa prière a ressuscité les morts. Aux reproches qu'on lui faisait, il n'a rien voulu opposer, afin de ne rien perdre du

"mérite de cet acte d'humilité. Qui de nous, s'il avait fait le plus petit miracle, recevrait avec cette patience les réprimandes de son inférieur?"

S'il y avait eu des journaux au temps de Saint Paul, ils n'auraient pas manqué de hurler aux quatre vents qu'il était un fanatique, un contempteur de l'autorité, un révolté, un schismatique. Ils n'auraient pas manqué surtout de qualifier d'abominables les écrits où le grand apôtre dit que Pierre a été répréhensible; ils auraient enfin porté le zèle jusqu'à vouloir que les fidèles désavouassent les écrits de Saint Paul. On se divertirait bien à leurs dépens aujourd'hui!

Que ceux donc qui sont chargés de faire les lois qui nous régissent, veuillent bien souffrir que nous leur offrions l'humble tribut de nos lumières; qu'ils n'agissent en rien par amour-propre, par parti pris, par passion; que l'exemple de Saint Pierre, acceptant avec humilité les réprimandes de son inférieur, leur inspire un respect inaltérable envers la sainte Eglise, colonne de la vérité.

Dans les états pontificaux on commence à trouver les allures du lieutenant-gouverneur Lamormora un peu gênantes; on regrette la douceur et la bonté du souverain légitime. Déjà, à Rome, on ne supporte qu'avec la plus mauvaise grâce les réformes que les intrus tâchent d'introduire tous les jours. En dépit du gouverneur et de la canaille, le Collège des Jésuites a ouvert ses cours et la jeunesse romaine se rend en foule pour les entendre. Sur les places publiques on crie: Vive Pie IX!! et le lieutenant ne se sent pas la force nécessaire pour faire des répressions efficaces.—Que l'on dise encore que les sujets de Pie IX appelaient de tous leurs vœux les libérateurs florentins!

Trochu et Ducrot sont sortis de Paris à la tête de vaillants soldats qui ont fait subir d'effrayantes pertes aux prussiens. Le télégraphe ne donne pas encore tous les détails que nous voudrions savoir, mais il confirme la nouvelle que les français ont rompu les lignes ennemies. Guillaume s'aperçoit qu'en se ruant contre la France il fallait s'attendre à rencontrer une autre résistance que celle que lui ont opposée naguère le Danemark et l'Autriche. De son côté, Palladine, avec les sières légions qu'il commande, se rapproche toujours de Paris, et le 29 novembre il a infligé une nouvelle défaite à plusieurs corps prussiens qui voulaient à tout prix ralentir sa marche victorieuse. Non; Dieu ne veut pas la mort de la France. Elle a fait des fautes et de grandes fautes. Elle les expie aujourd'hui d'une manière terrible; mais l'expiation aura un terme, et les beaux jours, les jours de bonheur et de prospérité reviendront. Elle reconnaitra ses devoirs et se soumettra aux lois du Dieu de Charlemagne, de St. Louis et de Jeanne-d'Arc.

L'Angleterre semble timide devant les notes sévères de la Russie. Le cabinet Gladstone n'ose pas obéir au vœu de la nation. Il hésite à déclarer la guerre, quoique Alexandre maintienne que le traité de 1856 est bien véritablement rompu. Pour palliatif on parle de congrès, de conférence. La Russie se moque de toutes ces balivernes; désormais la Turquie ne saurait lui échapper.

### Immigration.—Le vrai remède

Un correspondant qui pense bien vient d'adresser à l'Événement la correspondance suivante, au sujet de cette question si importante pour nous:

M. le Rédacteur,

On parle beaucoup d'immigration par le temps qui court. On envoie des agents en Europe pour inviter les étrangers à venir partager notre bonheur; ou des agents aux Etats-Unis chargés de prier les nôtres de revenir au milieu de nous. Tout cela est fort bien.

Mais il y a moyen, à mon avis, de simplifier la besogne de ces agents, tout en assurant le succès de leur mission.

Développons notre agriculture; et pour cela, instruisons nos cultivateurs; enseignons-leur des méthodes simples, faciles, peu dispendieuses, qui les mettent en état de réaliser de 150 à 200 louis de bénéfice par année, avec la vente de leurs produits, au lieu de ne réaliser que trente ou quarante louis comme cela a lieu aujourd'hui.

Créons des industries; et pour cela, développons l'intelligence de notre population, instruisons-la. Montrons à nos capitalistes que le 80/0 que leur octroient des banques usurières n'est rien comparé au profit qu'ils retireraient de leurs capitaux investis dans des manufactures choisies, et conduites avec discernement.

Alors l'étranger voyant les rives du Saint-Laurent bordées de riches villas habitées par des cultivateurs, se dira: "Il fait bon de vivre ici: dr-ssons-y nos tentes."

Alors, les nôtres qui sont aux Etats-Unis, se diront: "Il fait meilleur chez nous qu'aux Etats-Unis, retournons chez nous."

De cette manière les agents d'immigration seront chers du succès et feront une riche et abondante récolte d'immigrants.

Y. Z.

### L'instruction agricole

Dans un travail sur le Progrès en général et sur le Progrès agricole en particulier, publié par M. Paul Vayssière dans les *Annales de la Société d'agriculture de la Dordogne*, nous trouvons les lignes suivantes, qui caractérisent d'une façon saisissante l'avenir de l'agriculture, lorsque l'enseignement relatif à cette honorable profession sera répandu sur tous les points du territoire:

"Retenir au champ le plus de cultivateurs qu'il sera possible par l'éducation et l'instruction appropriées est un palliatif, probablement même un curatif. L'ignorance n'est-elle pas en effet une source d'inconvénients graves, de même que le savoir répandu sans discernement est une vraie peste?"

Le gouvernement est enfin entré dans la voie du salut en décidant que l'enseignement agricole ferait désormais partie de toutes les études et que des écoles spéciales seraient successivement créées dans un puis dans plusieurs autres centres de la France. L'on est forcé d'avouer qu'il est parfaitement logique et rationnel d'affirmer que, puisque l'on applique des remèdes, c'est qu'il y a réellement de vives souffrances, qui ont fait surgir de toutes parts, lors de l'enquête des plaintes unanimes et assurément fort légitimes, et un appel puissant des gouvernés à la justice des gouvernants.

Cette préoccupation, l'instruction réglementée pour tous, est, du reste, la plus généralement répandue actuellement; ouvrez n'importe quel journal, politique, scientifique ou agricole, vous découvrirez sûrement dans quelque coin un petit article, ne fut-ce qu'un simple entre-filet, concernant la grande question à l'ordre du jour. Tantôt c'est la création d'une bibliothèque communale, tantôt ce sont des conférences industrielles ou agricoles, comme celles de M. Charles Robert, conseiller d'Etat et directeur général du ministre de l'instruction publique, à l'Asile impérial des convalescents de Vincennes, sur l'instruction primaire. Le gouvernement avait donc à répondre à une aspiration générale. Il l'a compris et s'est mis à l'œuvre sans tarder davantage.

L'ignorance, que l'on y songe, est la perpétuation des modes routiniers de culture, de préjugés innombrables et tous plus absurdes les uns que les autres. Or, les préjugés de toutes sortes sont autant d'obstacles qui hérissent les avenues par lesquelles s'avance le progrès; l'oblige à des détours, et parfois à des sièges en règle. Ils jettent enfin un voile épais sur toute vérité, et activent singulièrement la migration de nos travailleurs ruraux. Idées erronées et enracinées d'une incroyable façon au cœur de l'habitant des campagnes, d'une part; de l'autre, feux follets brillant traitreusement au-dessus d'un gouffre toujours béant... Le résultat final n'est-il pas infailliblement aisance nulle et perdition? Avec les récoltes plus abondantes sont survenues les dépenses plus grandes, exagérées, et celles-ci ont constamment suivi une progression ascendante et évidemment disproportionnée. Le cultivateur trouve son existence trop calme; il rêve l'agitation, aspire aux jouissances factices, aux émotions vives et aussi pernicieuses. Déjà autour de lui sont venus se grouper des plaisirs nombreux et vains,

mais il les a tous épuisés, et les désirs surexcités le poussent vers la ville, où, pour lui, la satisfaction de chaque instant doit remplacer, croit-il faussement, les ennuis de sa profession. A ce torrent fougueux, il convient d'opposer une digue suffisamment résistante.

Viennent donc le savoir! sa lumière seule peut dissiper l'erreur et faire disparaître toute barrière antiprogressive. Un auteur a écrit judicieusement: "Ah! les pays qui n'ont pas de tradition sont bien heureux; et si l'Amérique marche à pas de géant dans la voie du progrès, c'est peut-être parce qu'elle est une terre neuve, un pays qui n'a pas de passé, pas de traditions. Dans notre vieille Europe, on n'ose pas faire un pas en avant sans se retourner en arrière; les abus sont plus indestructibles quand ils sont traditionnels."

Ah! cette misérable routine est sans contredit le plus grand obstacle à tout progrès, et les esprits sérieux voudraient laisser les habitants des campagnes dans l'ornière de l'apprentissage, sans faire rayonner à leurs yeux les lumières de l'agriculture et du savoir! il faut bien espérer que cette opinion ne prévaudra pas et, pour s'en convaincre, il suffit, comme le dit M. Paul Veyssière, d'ouvrir un journal, d'assister à une réunion publique. Partout on cherche à élever un temple à l'agriculture, car on sait bien aujourd'hui qu'elle est la mère nourricière du genre humain et la source de toutes les matières nécessaires à l'industrie; il ne s'agit plus que d'aller en avant.

#### Ce qui se dit en plusieurs endroits

J'ai quelque chose sur la conscience. Il faut que je vous conte cela.

Vous savez comme moi de quelle façon le monde est fait: il y a des misères partout, grandes là, petite ici.

Une immense population inconnue.....: vingt millions d'hommes au moins.

Pourquoi?

La terre est ingrate; le travail rapporte peu, et puis il y a autre chose.

Enfin on vit de privations.

Vous savez alors ce qui se dit: — Faites mieux.

— Merci. Comment? Dites-nous, je vous prie, de quelle manière il faut s'y prendre.

Tenez, voilà nos fermes; et vous qui savez, il paraît, tant de choses, prenez tout, et, devant nous, faites mieux.

Labourez, semez, vendez: la terre ne manque pas. Voilà des outils, des machines, de la vapeur, des bras: faites-en quelque chose; mais, je vous en prie pour vous et pour nous, faites mieux, car nous cherchons l'exemple.

Et pendant que vous défrichez, et pendant que tout accourt à l'appel de vos capitaux pour drainer, canaliser, irriguer, niveler, bâtir de magnifiques habitations, soigner des animaux de haute stature et de conformation perfectionnée, dites-nous un peu, pour aller plus vite, ce que vous espérez avoir au bout de vos peines, quand l'heure des comptes arrive.

Vous savez alors l'histoire.—Si les paysans étaient plus prudents, ils gagneraient gros. Ils auraient de bonnes machines, de beaux animaux, de belles terres, de beaux prés, de bonnes récoltes, et, roulant sur l'or et la gloire, ils seraient maîtres du sol, ils seraient maîtres de tout.

Souvent il y en a qui boivent dans les cabarets ce qui devrait être consommé en famille dans la ferme.

Ils roulent le soir dans les fossés, sur toutes les routes, après les foires ou les marchés: les dimanches ou les jours de fête; et, sans dignité chez eux, sans moralité devant la foule, ils s'abrutissent pour toujours.

Ils végètent dans des habitations obscures, dans des cours pleines de boue, dans des chemins impraticables, souvent sous des guenilles misérables.

Ils passent leur vie sur leur terre, impassibles devant les ronces, les landes et les bruyères qui couvrent encore bien des contrées, sans mouvement, sans émulation, sans étude, sans soucis; et tout vit là ou meurt là sous leurs yeux dans l'abandon le plus désolant.

Les cultures sont pauvres,  
Les terres sont mal soignées,

Les moissons péniblement faites,

— La misère est partout.

Les prés sont couverts de mousses, couverts de joncs, noyés ou brûlés, sans rigoles, sans fumures, sans soins, sans profits.

Les vaches sont maigres, grêles, souffrantes, poitrinaires, mourant de faim pendant l'hiver, mourant de faim l'été, mourant asphyxiées dans des étables étroites, basses, obscures, humides, fermées de toutes parts.

Les cochons sont hauts, minces, longs, secs, étiques, vermineux, dans les champs et dans les chemins, dans les mares et dans le fumier.

Les chevaux sont abandonnés, bourrés d'un poil épais, misérables, sous la pluie, dans la boue, dans la boue, sous les hangars et dans de noires mares.

La cour est pleine de fumier qui se perd.

La mare est pleine de boue.

Les chemins sont pleins d'ornières et pleins d'eau.

La charrie fait pitié.

La faucille fait la moisson.

Le fleau bat sur l'aire ou dans la grange.

Tout est triste, tout est pauvre, tout est plein de misère....

Les enfants se roulent sur le foyer, sur le seuil des portes, dans la poussière des cours ou dans la boue, et, dans bien des contrées mendient sur les routes lorsqu'ils peuvent psalmodier quelques prières.

Que font-ils? Rien.

Les fils et les filles ne quittent presque point la ferme pour apprendre à lire.

Que savent-ils? Rien.

Le père et la mère n'ont peut-être jamais noté chez eux la dépense, la recette, le produit du champ ou de la spéculation, et ils n'ont chez eux ni journal, ni papier, ni plume.

Quels progrès font-ils? Aucun.

Voilà ce qui se dit. Je l'ai entendu encore hier.

Mais il y a quelque chose qui ne se dit pas.—PIERRE MEHEUST.

#### Travaux du mois de décembre

Les vaches pleines et celles qui viennent de mettre bas doivent être l'objet de soins attentifs; non-seulement, on ne doit pas les brutaliser, ni les effrayer, mais on doit en outre, les protéger contre leurs voisines, soit en les changeant de place, soit en faisant des séparations solides et en attachant court les vaches vicieuses. Les étrillages et brus-ages, quoique moins nécessaires pour les vaches laitières que pour les chevaux et les bœufs à l'engrais, ne laissent pas de leur être très-utile. Le pansement de la main contribue puissamment à leur bonne santé et à la bonne qualité de leur lait.

Moutons.— Les moutons reçoivent maintenant toute leur nourriture à la bergerie. Cette nourriture doit être aussi variée que possible; mais en même temps la ration doit contenir une quantité de principes nutritifs toujours égale; car c'est avec une alimentation uniforme en tout temps qu'on obtient une laine abondante, fine, élastique et forte.

Porcs.— Dans toutes les cultures, on se hâte pendant ce mois de terminer l'engraissement des porcs. Cette opération demande maintenant plus de soins et de précautions qu'elle n'en a exigé jusqu'à présent. En ceci, il en est des porcs comme des autres animaux. A mesure que l'engraissement avance, l'appétit diminue et les bestiaux deviennent plus difficiles sur le choix de la nourriture. On doit maintenant donner des aliments qui, sous un petit volume, contiennent une forte proportion de principes nutritifs. Pendant la quinzaine qui précède l'abattage, on leur donnera des aliments qui agissent sur la qualité du lard, tels que son et grut de blé, fèves rôles et pois moulus grossièrement.

Il est très-bon aussi d'augmenter le nombre des repas, tout en diminuant la quantité de chacun et de varier souvent la nourriture.

Les porcs gras sont peu sensibles au froid; cependant, comme tous les autres animaux, ils engraisent beaucoup plus rapidement dans un local chaud. Dans les petites exploitations, on met les loges des porcs en communication avec l'étable et elles participent de sa chaleur. Dans les grandes cultures où l'engraissement des porcs est une spéculation importante, on devrait se pour-

voir de moyens efficaces de chauffage.

Pour l'engraissement, comme pour l'élevage des porcs, une grande propreté dans les loges et dans les auges, un écoulement facile des urines, une litière abondante et souvent renouvelée sont autant de conditions sans lesquelles on ne peut réussir complètement.

**Volailles.**— On achève actuellement l'engraissement de toutes les volailles qui doivent être livrées à la vente pour les fêtes. Le battage des grains, étant maintenant en pleine activité, rend cette opération très-facile. Mais l'engraissement ne se fera bien que si le local est convenablement garanti du froid.—J. D. S.

### Petite chronique

— Le gouvernement provincial a déclaré qu'il était prêt à accorder 3,000,000 d'acres de terre, au chemin de fer depuis Québec jusqu'à Ottawa.

— Le *Morning Chronicle* nous informe que l'honorable premier ministre de la Province de Québec a annoncé aux membres de l'Assemblée Législative, à la Séance du 2 décembre, qu'en conséquence des deux mille quatre cents piastres payées par la Province pour la publication du *Journal de l'Instruction publique* et du *Journal of Education*, ces deux publications étaient distribuées gratuitement.

Mais si ces deux publications, très-intéressantes certainement, doivent être distribuées gratuitement, pourquoi ne peut-on les recevoir sans la souscription d'une piastre ou au moins de cinquante centins? Vraiment M. le Ministre de l'Instruction publique a des recettes un peu neuves pour encourager la circulation des journaux stipendiés par la caisse du Gouvernement.

Après de semblables procédés la *Gazette des Campagnes* osera-t-elle se plaindre d'être délaissée? qui voudra nous croire lorsque nous dirons que M. Chauveau l'honore de ses ressentiments, qu'il la trouve un peu fringante et pas assez habile pour prendre les formes adulatrices.

— M. Cochrane, l'éleveur renommé des Cantons de l'Est, continue ses ventes d'animaux pur sang spécialement aux Américains de l'Ouest. Il a vendu dernièrement à un M. Clay de Kentucky, cinq truies Berkshire pour la somme de \$1,300, et cinq génisses à un autre citoyen du Kentucky à raison de \$5,500.

— Entre le Mississipi et les Montagnes Rocheuses, environ 50,000,000 d'acres de terre sont stériles; on pourrait, paraît-il au moyen de l'irrigation, rendre à la culture une partie de ces terres arides.

## RECETTES

### Moyen pour guérir les chancres de l'oreille du chien

Les chiens de chasse à oreilles longues et pendantes cherchant le gibier dans les chaumes, les bois et les broussailles, peuvent se piquer, se dilacérer les oreilles ou se les irriter au point d'y éprouver de vives démangeaisons qui les portent à secouer fortement la tête. Cette maladie, connue sous le nom vulgaire de *chancres aux oreilles*, est très-fréquente, surtout avec les chiens à poils ras. Elle débute par de petits germes au bord inférieur de l'oreille de l'animal, qui augmente le mal en se grattant.

Le chancre de l'oreille est très-difficile à guérir. Lorsque l'ulcère n'intéresse que la peau, on doit fixer l'oreille à l'aide d'un béguin pour empêcher le ballonnement qui entretient l'inflammation que l'on combat par des frictions de cérat frais. Il vaut encore mieux retrancher avec des ciseaux le bord de l'oreille malade, brûler la plaie récente avec la pierre infernale ou à l'aide d'un fer rougi au feu; ensuite on applique du beurre frais.

Si les chancres envahissent le cartilage de l'oreille, il faut se hâter de les circonscire par des points de suture avec une aiguille armée de laine qu'on laisse séjourner comme autant de petits sétons qui provoquent la séparation et la chute de la partie malade, et on panse les bords de la nouvelle plaie en les touchant chaque jour avec un morceau de sulfate de cuivre.—*Revue d'économie rurale.*

### Moyen pour guérir les blessures

La betterave rapée peut être très-avantageusement employée à la guérison d'une blessure. Ainsi, une jeune personne, étant à la campagne l'été dernier, marcha sur un clou rouillé qui perça son soulier et lui entra dans le pied. Elle souffrit horriblement, et l'inflammation devint d'autant plus considérable qu'il n'y avait rien au château pour la soulager, et qu'il fallait aller très-loin pour trouver un pharmacien. Alors le jardinier de la maison parla d'un remède dont il avait lui-même fait l'expérience, et qui, tout simple qu'il paraissait, était d'une grande efficacité. Privée de toute autre chose, la jeune fille voulut en essayer, et le jardinier triomphant prit une betterave, la lava bien, la rava finement et l'appliqua sur la blessure, où elle fut maintenue par un bandage. Quelques instants après, un mieux sensible se faisait sentir; la douleur devint peu à peu supportable, et bientôt toute inflammation disparut. On continua le pansement et l'application de la betterave rapée sur la plaie; en peu de jours la guérison fut complète.

### Procédé pour faire du vinaigre

Le procédé suivant est dû au chimiste Braconnot. Il est fondé sur ce principe que le vin passe d'autant plus vite à l'état de vinaigre que la quantité sur laquelle on opère est plus petite, qu'elle est plus en contact avec l'air et qu'elle éprouve plus de chaleur.

On doit donc opérer pendant l'été. On se procurera un certain nombre de bouteilles communes et on versera dans chacune à peu près une cuillerée de vin pas trop vieux, puis on les exposera débouchées à l'air lorsque la température sera à 20 ou 24 degrés.

Cette petite quantité de vin sera bientôt convertie en vinaigre; on y ajoutera successivement du vin, d'abord peu à peu, ensuite en plus grande quantité, jusqu'à ce qu'enfin la bouteille soit remplie. On obtiendra ainsi du bon vinaigre en aussi grande quantité qu'on voudra.

Nous ajouterons que lorsque le vinaigre est ainsi fabriqué, on doit verser le contenu des bouteilles dans un baril d'où on tirera par un robinet à mesure des besoins, mais qu'on ne doit jamais laisser vider. On entretient son vinaigre en y ajoutant de temps en temps du vin, entre autres celui qui provient des fonds de barrique. Le vinaigre est d'autant meilleur qu'il provient d'un baril plus ancien.

### Procédé pour enlever l'acidité du vin

On nous communique un procédé pour enlever l'acidité du vin. Ce procédé serait très-utile si, comme on l'assure, il fait disparaître ce goût acide et désagréable qui rend souvent le vin semblable à du vinaigre. Il peut d'abord être essayé sur une très-petite portion de vin, et en cas de réussite, être appliqué en grand. Voici ce procédé: pour 25 gallons de vin, mettez un peu plus d'une once de chaux vive délayée dans un demi-verre d'eau. La quantité de chaux dépend de l'acidité du vin.

## FEUILLETON

### LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXXVII

Le prix du sang. -- La femme aux deux maris.

La conférence entre eux, dans le cabinet, fut longue et animée. Ce fut avec beaucoup de prudence, et par degrés, que Delagrave aborda la question qu'il avait tant à cœur.

C'était à qui devinerait la pensée de l'autre. Comme deux adversaires sur le terrain, ils s'observaient réciproquement, en se tenant sur la défensive, et hésitait à faire un mouvement décisif avant d'avoir tâté le jeu de son antagoniste.

Matteo fut le premier à attaquer, enfin bravement en demandant soudain, en langage clair et positif, la nature du service qu'on attendait de lui, et le prix qu'on était disposé à lui payer, si l'on était satisfait de lui.

Ainsi poussé dans ses retranchements, Delagrave n'hésita plus; — Il marcha au but, sans plus de circonlocution.

Il exposa qu'Ephraïm Mouton, dont il indiqua la demeure, située à une certaine distance de Moidrey, était possesseur d'un document — sans bien entendu en expliquer la nature — qui donnait à l'avocat un pouvoir sur lui, Henri Delagrave, — un pouvoir dont il pouvait cruellement abuser.

— Pour avoir ce document, ajouta Delagrave, je suis prêt à payer n'importe quel prix.

— Encore ? demanda Matteo.

Delagrave mentionna une somme — qui devait être bien considérable, — car l'Italien, malgré son empire sur lui-même, ouvrit des yeux d'étonnement.

— Corpo di Bacco ! murmura-t-il ; mais ce document doit avoir beaucoup de prix ?

— Beaucoup de prix ! Et pour moi plus que pour personne ! répliqua Delagrave. Il en a tellement que si on me l'apporte d'ici trois jours, je doublerai la somme.

Les yeux de l'Italien brillèrent d'envie.

Il se leva de son siège.

— Vous l'aurez, dit-il, coûte que coûte.

Delagrave le regarda fixement ; leurs yeux se rencontrèrent, et ils échangèrent un regard sinistre et plein d'une terrible signification pour Ephraïm Mouton. Il était clair que ces deux hommes se comprenaient.

— Coûte que coûte ! répliqua Delagrave, lentement. Il faut que j'aie ce document, à tout prix.

— Il suffit ! soyons explicites — la nature, quelle en est-elle ?

— Un testament — le testament d'Isaac Delagrave, mon père.

— Où le trouverai-je ?

— Ce sera à vous de le découvrir. Il est quelque part dans la maison de l'avocat, — car Mouton est vieux — très-vieux, et plein d'excentricités ; — et bien certainement il ne s'en séparera pas, ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'en repaître ses regards.

— Je le dénicherai, dit l'Italien, après une pause, et jusqu'à ce que je l'aie trouvé, cet homme aura deux ombres, la sienne et la mienne.

La conversation entre ces deux misérables devint encore plus positive et plus confidentielle, et quand ils se séparèrent, une confiance réciproque les unissait.

Lorsque Matteo Cordiani quitta Delagrave, ce fut par une petite porte qui conduisait dans les jardins réservés du château, car il avait été convenu entre eux que, dans leur intérêt commun, il importait que les visites de l'Italienne fussent le plus rares et le plus secrètes possible.

Matteo se dirigeait par des allées les plus retirées, de manière à longer une partie des bâtiments, et à atteindre une porte dérobée, dont Delagrave lui avait donné la clef, quand le son d'une mélodie douce, et qui lui était bien connue, frappa son oreille.

Il tressaillit, et regarda autour de lui avec égarement, comme s'il eût douté de ses gens.

Le chant, qui était lent et plaintif, continua.

La figure de Matteo était presque livide, et, tandis qu'il s'appuyait contre le tronc d'un arbre qui se trouvait à sa portée, cet homme au corps si robuste tremblait de tous ses membres, comme un enfant effrayé.

Il resta ainsi, les lèvres ouvertes, la tête avidement penchée en avant. Toute son âme semblait écouter.

Le chant cessa.

Il respira longuement, comme s'il se fût senti soulagé, et puis, levant la main, il essuya la transpiration qui baignait son front.

— Cette chanson ! dit-il ; cette chanson ! c'est celle que j'ai composée il y a de longues années, lorsque — lorsque...

Il leva les deux mains, et les pressa violemment contre ses tempes ; comme s'il eût voulu broyer les pensées qui traversaient son cerveau.

— Suis-je fou ? — oui, je dois être fou, ou je rêve ! Cette chanson, il n'y a qu'une personne à qui je l'ai apprise, c'est à celle qui...

Il tressaillit, car le chant recommença.

— Dieu du ciel ! murmura-t-il, — cette voix !... je ne me trompe pas !

Alors, tombant à genoux, il se glissa silencieusement, comme un serpent, dans la direction d'où venait la voix.

Il entra avec précaution les branches des arbustes, et regarda.

Le fourré où il était caché, n'était qu'à quelques pas d'un balcon en pierre, sur lequel donnait une chambre, dont on apercevait le riche ameublement par la porte ouverte.

Sur ce balcon était assise une femme.

Son bras était appuyé sur la balustrade, et sa joue reposait sur sa main.

Sa chevelure, longue et brune, dans laquelle brillaient quelques bijoux, était partiellement détachée, et tombait en anneaux sur ses épaules.

Une guitare était posée à côté d'elle ; mais elle ne touchait pas cet instrument.

Elle chantait plutôt, comme accompagnement de ses tristes pensées, que par plaisir.

Son attitude était celle d'une personne vivement préoccupée, et sa joue était humide de larmes.

La figure de Matteo, tandis qu'il la regardait, était celle d'un démon.

— C'est elle ! murmura-t-il, en grinçant des dents ; oui, c'est elle !

Il approcha plus près encore, sans quitter les yeux un instant de sur elle.

— Qui aurait jamais cru que c'est là que je la retrouverais ! se dit-il. Elle n'est pas changée ! C'est toujours la même beauté fière, et, sans doute, le même cœur froid et cruel ! Je ne vivais que pour ce moment ; — l'heure que j'ai tant désirée est enfin venue !

Tout en parlant, il avait tiré de dessous sa veste un poignard, dont la lame mince et effilée brilla aux rayons du soleil. Puis aussitôt, il se coucha au milieu du gazon et des fleurs, comme une bête fauve, qui guette l'instant de s'élaner sur sa proie. Mais tout à coup, une voix claire et sèche appela de l'intérieur de l'appartement :

— Maman ! ma mère !

Le chant cessa ; — la mère se leva vivement, se tourna vers sa fille, qui, dans toute la magnificence de sa beauté, apparut à la fenêtre.

Il y eut un moment de conversation à voix basse, et puis toutes les deux rentrèrent dans l'appartement.

L'Italien replaça son poignard dans sa gaine, et s'éloigna avec la même précaution, jusqu'à ce qu'il fut hors de la portée d'être vu ou entendu.

Alors, avec un éclat de joie presque sauvage, il bondit sur ses pieds.

— Madame Delagrave ! s'écria-t-il ; elle a su bien placer ses actions. Mais pour faire ce marché il lui fallait le consentement d'un autre, de Matteo Cordiani !

Il rit à haute voix, et se frotta les mains.

— Cette vengeance, continua-t-il, vaut mieux que celle que j'espérais. Vous avez bâti un palais sur ma tombe, et vous vous êtes réjouis avec la certitude que la mer garderait ses secrets, et que les morts ne reviennent pas. En cela, du moins, le proverbe a menti.

Il chercha la porte par où il devait sortir.

— Cette clef m'a été remise par Henri Delagrave ; elle me permettra d'entrer, à toute heure, et sans être vu, dans ces jardins particuliers. Sans être vu ! Parbleu ! après une si longue absence, il est bon que la première entrevue entre le mari et la femme se passe en particulier !

### XXXVIII

#### Matteo dans l'antre du lion.

Après avoir quitté les jardins particuliers de Moidrey, Matteo s'occupa à recueillir tous les renseignements qu'il crut nécessaires pour l'exécution de ses projets.

Dans un jour l'Italien avait fait deux grandes découvertes.

D'abord, qu'Henri Delagrave était au pouvoir d'Ephraïm Mouton, par la raison qu'un important document était dans la possession de ce dernier ; — secondement, que la femme qui lui avait causé tant de misères et qui, d'un mot, l'avait envoyé aux galères, comme assassin, vivait encore ; qu'elle vivait dans le luxe et la splendeur, et qu'elle était mariée à ce même Delagrave, aux affaires duquel il était maintenant si vivement intéressé.

Il ne fut par long à prendre une résolution.

Cette résolution consistait à se rendre maître de cet important

document, et d'exercer ainsi un double pouvoir sur Delagrave. Puis, de faire connaître son existence à la comtesse, qui, dès lors deviendrait, entre ses mains, un instrument soumis et obéissant.

Il avait ainsi deux fins en vue : d'un côté la satisfaction de son avarice, et de l'autre, celle sa vengeance.

Matteo Cordiani n'était pas un misérable ordinaire ; il était, au contraire, doué d'une finesse et d'une sagacité remarquables.

Le gibier était à sa portée, mais il était trop habile chasseur pour l'abattre tout de suite.

Il songea d'abord à s'approprier le testament.

Grâce à quelques lettres que lui avait remises Mortagne, il n'éprouva guère de difficultés à se lier avec le fils de Mouton.

Le fils de l'avocat se vantait, et se vantait avec vérité que, à part la fortune qu'il espérait de son père, il était l'un des hommes les plus riches du pays. Le fait est qu'il avait su tirer un parti magnifique de ses talents, et surtout des richesses que lui et Mortagne avaient découvertes dans les souterrains de l'abbaye de Beauchamp.

Il avait donc prospéré, et était regardé comme un homme des plus honorables, . . . c'est-à-dire, très-riche, et qui, dans ce dix-neuvième siècle de lumières, est absolument la même chose.

Mais une chose attristait la vie du jeune Mouton, et empoisonnait, pour ainsi parler, la coupe de sa félicité.

Il aimait ! Et il aimait, . . . comme on sait, . . . sans espoir.

Les amoureux, . . . mêmes les plus réservés, sont toujours portés à causer de l'objet de leurs affections ; et le fils Mouton, quoique très-dicret sur les affaires, en général, . . . l'était beaucoup moins sur ce point.

Grâce à sa position de confident de Mortagne, l'astucieux Italien apprit toutes ces particularités et d'autres encore ; et ce fut durant une visite qu'il fit chez l'avocat, qu'il conçut ces plans qui conduisirent à des résultats imprévus et terribles, ainsi qu'on le verra dans le cours de cette histoire.

La demeure de Mouton était une grande maison blanche, située à environ deux lieues de Moidrey, sur ce qu'on appelait la route de Rennes.

Elle était entourée par un vaste jardin, remarquable par la régularité de ses allées pierreuses, et ses plates-bandes de fleurs.

L'approche de cette demeure était protégée par deux grandes grilles en fer, et avec la haute muraille qui en faisait le tour, et qui était garnie de morceaux de verres cassés et de piques, elle avait plutôt l'air d'une prison que d'une villa.

L'intérieur était assez richement meublé, mais sans ostentation d'aucune sorte. Ephraïm Mouton avait la surveillance de la maison entière, qui était gouvernée d'après les principes de la plus stricte économie.

C'était le soir du sixième jour après l'entrevue de l'avocat avec Henri Delagrave, que Matteo Cordiani se présenta aux portes de fer de villa, et demanda à parler à M. Mouton.

— M. Ephraïm Mouton est allé à Rennes, pour des affaires particulières, et il ne reviendra que tard dans la soirée, répondit le portier.

— Je le sais bien, repliqua Matteo, mais c'est le fils que je désire voir. . . ou plutôt, c'est M. Mouton fils, qui désire me voir.

— Quel nom dois-je annoncer ? demanda le portier.

Matteo tira de son carnet une carte glacée, sur laquelle était imprimés en lettres d'or, ces mots, surmontés d'une couronne : . . . *Comte Andrea Pescara.*

Le portier sonna une cloche, et Matteo gravit les marches blanches qui conduisaient au principal corps de logis.

Un domestique, en livrée gris prit la carte, et s'inclina respectueusement.

— Monsieur. . . vous attend, Monsieur, dit-il ; si vous voulez prendre la peine d'entrer dans la bibliothèque, je vais l'informer de votre arrivée.

Cette bibliothèque était certainement, . . . comment dirons-nous ? plus juridique que littéraire. D'énormes rayons de livres de droits, de grandes boîtes contenant des morceaux de papiers, et quelques cartes sur les murailles, avec des meubles d'un style sévère, des chaises en cuir et ornées de gros clous, complétaient l'ensemble.

Tout était la pièce dans laquelle le faux comte fut introduit, et il ne se trouva pas plus tôt seul qu'il se mit à en faire un examen rapide mais complet.

— Un scir seulement pour agir, murmura-t-il ; voilà ce qui me reste. Et il continua à aller d'un bout à l'autre, en promenant ses regards partout autour de lui. " Si je n'avais pas trouvé ce renard, l'avocat plus difficile à ouvrir que la porte d'une prison, j'aurais déjà risqué le coup, et j'aurais échoué.

Il rit, et haussa les épaules.

— Oui, Matteo, mon ami, continua-t-il, tu aurais ignominieusement échoué. Le vieux renard était trop rusé pour garder sur lui un pareil document. Demain est le jour où il a promis de produire le testament, et il est allé le chercher à Rennes, où il l'avait déposé en sûreté. Diavolo ! dit-il, en serrant les dents ; je lui aurais bien fait son affaire sur la grande route, . . . mais ce coquin s'est fait accompagner du notaire de Rennes et de son clerc et ils sont tous les trois bien armés. Bon ! Bon ! tout n'est pas encore perdu ; je connais ses habitudes, et il est trop vieux pour ne pas leur être fidèle. Oui, . . . et l'italien se frotta les mains, . . . le testament d'Isaac Delagrave sera en ma possession cette nuit !

Il s'était approché de la fenêtre, et, poussant de côté les larges rideaux qui la cachaient, il examina attentivement l'espagnolette.

— Très-facile à ouvrir du dehors, dit-il, . . . si . . . ah ! . . . j'ai une idée !

Une petite table était dans l'embrasure.

Il la heurta, . . . comme par accident, juste au moment où le domestique rentrait :

La table alla frapper la fenêtre, et brisa un carreau.

Le comte Andrea Pescara fut au désespoir.

— Son pied s'était pris dans quelque chose, dit-il. " Ah ! c'est très à propos sur le tapis.

Le domestique pria le comte de ne pas se tourmenter de si peu de chose. Il était trop tard pour faire remettre le carreau ce soir, ajouta-t-il ; mais demain, il n'y paraîtrait plus.

Mais, bien certainement le lendemain ne devait pas remédier aux projets qui fermentaient dans le cerveau de l'italien.

Il y eut un éclair de sombre triomphe qui renversa son œil sombre, tandis que le valet arrangeait les plis des rideaux de manière à cacher la fenêtre.

— Il y a un proverbe, dit-il, lorsque le domestique se tourna de nouveau vers lui, . . . " celui qui casse les verres les paye. "

Et il mit une pièce d'or dans la main du valet, et arrêtant d'un geste, l'expression de sa gratitude, il lui demanda s'il avait informé son maître de son arrivée.

Le valet répondit affirmativement.

— Monsieur attend le comte Pescara dans le petit salon, dit-il. Et tout en marchant devant, il ajouta : M. Ephraïm doit amener des amis avec lui, et on leur réserve la bibliothèque.

L'italien suivit le domestique, mais non sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur les rideaux. Il n'y avait pas de vent, et pas un mouvement ; des plis ne pouvaient faire soupçonner qu'il y eut la une vitre brisée.

Matteo eut, pour la seconde fois, un rire infernal.

— Ce soir, se dit-il, quoiqu'il arrive, j'aurai ce fameux document, et puis, . . . il ferma ses mains si fort que les ongles de ses doigts pénétrèrent dans la paume. . . et puis, nous réglerons nos comptes madame Delagrave et moi.

### XXXIX

#### Comment Matteo mit à exécution le premier de ses projets

Le même soir où le carreau de vitre avait été cassé par le faux comte Pescara, le maître de la villa était revenu de Rennes, accompagné de deux personnes, M. Doré, un notaire de campagne et son clerc.

Mouton avait à dessein amené avec lui ces deux personnes qui devaient agir pour lui, dans le cas où l'arrangement qu'il avait proposé à Henri Delagrave ne s'effectuerait pas.

Le lendemain, à midi, le septième jour finissait, et cependant Delagrave avait gardé un silence absolu. Chaque jour, l'avocat était resté à attendre, comme une araignée dans sa toile, la victime qu'il avait enveloppé dans ses filets.

Rien ne vint, pas même un message. Les relations étaient évidemment suspendues entre les deux camps ennemis.

(A continuer.)